

pas épargné celle-là ? que vous ai-je fait ! Une enfant que j'aimais tant ! pour laquelle j'avais eu plus de soins, peut-être, que pour mes deux fils, afin qu'elle ne se souvint pas qu'elle n'avait pas de mère ! La voilà partie sur le mauvais chemin qui mène au déshonneur public, à la honte de soi ! Qui la retiendra sur ce chemin ? Personne. Qui l'aimera désormais et s'inquiètera d'elle ! A qui désormais confiera-t-elle ses chagrins ou ses joies ? La vie est trop cruelle et j'aimerais mieux être morte.

Elle se cacha la tête entre les mains et continua de sangloter, mais sans plus parler. Lucienne appuya les deux mains sur ses lèvres et lui envoya des baisers.

— Chère mère, si elle savait ! murmura-t-elle. Elle va être bien triste, cela est vrai, mais quelle joie lorsqu'elle apprendra qu'elle s'est trompée !

Et comme Marie, absorbée dans sa douleur, ne la voyait toujours pas, elle toussa légèrement pour appeler son attention. Marie tressaillit.

— Ah ! tu étais là, depuis longtemps ?

— Non, mère, j'étais.

— Que me veux-tu ?

— Je viens vous faire mes adieux, mère. Puisque Pascal m'a chassée, je ne veux pas rester ici une heure de plus.

— Mais tu ne peux t'en aller à pareille heure, seule, sans protecteur dans ce village rempli de soldats prussiens.

— C'est ce que je vais faire, pourtant.

— Ainsi, tu pars ? Et sans remords, sans repentir ?

Un flot de larmes monte aux yeux de Lucienne. Son cœur se gonfle. Elle a pour la seconde fois, envie de tout dire. Il est si lourd à supporter, un pareil secret. Un moment, elle cède. Elle se jette dans les bras de Marie éplorée, l'embrasse éperdument et lui dit :

— Mère, souviens-toi que je suis ta fille, souviens-toi que je t'aime, ne te souviens que de cela !

— Que veux-tu dire ?

— Rien de plus ! Rien de plus !

Et avant que Marie eût pu l'interroger de nouveau, elle avait disparu.

### III

Elle erra dans les rues de Garches, en proie au plus sombre chagrin, si désespérée qu'elle avait peine à rassembler ses idées. Elle en venait à douter d'elle-même, à la fin. Elle se demandait :

— Ai-je le droit de faire ce que je fais ? Ai-je le droit de me laisser ainsi soupçonner ?

Mais bientôt elle reprenait courage.

— Je suis seule et libre de moi. Je n'ai pas de père pour me reprocher ma conduite apparente, pas de mère pour me renier, je marcherai jusqu'au bout dans la voie que je me suis tracée. Ma conscience ne me reproche rien.

Elle ne fit pas de mauvaise rencontre. La discipline était sévère dans l'armée assiégeante. On ne l'insulta pas. Deux ou trois officiers d'artillerie lui adressèrent la parole. Elle s'esquiva en pressant le pas. Ils n'insistèrent pas. Elle arriva sans encombre aux Bernadettes. Elle grimpa jusqu'à la chambre de Claudine par l'échelle toujours appliquée contre le mur. Depuis que le village et la ferme étaient occupés par les Prussiens, Claudine avait fait mettre une serrure et un verrou intérieur à la porte de sa petite chambre. Lucienne se fit ouvrir, en criant son nom, elle tomba dans les bras de sa sœur, et ce fut là seulement qu'elle laissa déborder ses larmes, qu'elle donna libre cours à ses sanglots. Seule, Claudine était dans la confiance du secret de Lucienne. Seule, elle savait qu'il serait impossible de prouver la culpabilité de Montmayeur et que Lucienne voulait entreprendre de le perdre en l'affolant de son amour. Comment y arriverait-elle. Claudine l'ignorait. Lucienne aussi, du reste. Elle s'en remettait aux événements du soin de la conduire. Lucienne lui fit à travers ses pleurs, le récit de ce qui venait de se passer chez Doriat. Claudine lui essuya les yeux, l'embrassa de toutes ses forces.

— Que vas-tu faire ma chérie ? C'est peut-être impossible et au-dessus de ton courage, ce que tu as entrepris là, vois-tu ?

— Non. Je veux sauver mon père. Puis, ré-

fléchis, Claudine. Maintenant que l'on me croit perdue, déshonorée, il faut que je réussisse si je veux prouver que ma conduite n'avait rien de honteux. Je suis condamnée au succès, ou c'est la honte.

Et les yeux séchés subitement et enflammés par la fièvre :

— Du reste, mon parti est pris. C'est la vie ou la mort pour mon père ou pour moi, que je joue dans cette partie suprême. Si j'échoue, je mourrai.

— Oh ! Lucienne, Lucienne, que dis-tu là ?

— Dormons, dit elle, en se déshabillant. J'ai besoin de sommeil, car je prévois que demain, aussi, j'aurai à souffrir.

Elles se couchèrent. Et bientôt, dans la chambre, le silence ne fut plus interrompu que par la respiration égale et douce des deux jeunes filles. Le lendemain Lucienne passa la plus grande partie de la journée à la ferme. Elle avait rendez-vous seulement le soir avec Montmayeur. Quand elle le vit :

— Je suis libre, dit-elle, j'ai quitté Mme Doriat. Et comme il la regardait avec surprise :

— Je ne pouvais rester chez elle plus longtemps. Elle sait quelles sont nos relations. Elle me garde rancune, non pas tant de vous voir car elle n'a aucun motif de haine contre vous, que de ne plus penser à Gauthier qu'elle connaît depuis l'enfance et qu'elle aime un peu comme ses fils.

— Qu'allez-vous devenir ?

— À la grâce de Dieu.

— Lucienne, dit-il très ému, car il sentait vaguement qu'il arrivait à une phase décisive de sa vie, et il avait peur. Lucienne, nous ne pouvons nous marier maintenant. Mais la guerre finie, vous voudrez bien être ma femme, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle, d'une voix que l'horreur rendait rauque.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, l'asile qu'on vous refuse chez les Doriat, je puis vous l'offrir.

— Où ?

— Chez moi, à la fabrique.

Elle eut un mouvement de répulsion. Il s'y trompa.

— Oh ! se hâta-t-il d'ajouter, vous y serez entourée de tous les respects. Vous entrerez chez nous non point comme une servante, que vous ne voudriez pas être, mais comme ma fiancée, comme ma femme de demain, et comme la compagne de ma mère qui est vieille et qui a besoin qu'on la surveille. Dites moi, Lucienne, que vous acceptez. Quelle vie heureuse ce serait de vous avoir constamment près de moi, de vous voir, pour ainsi dire, à toutes les heures du jour, de vous parler, de respirer le même air que vous, et de vous aimer au grand jour, enfin, comme vous méritez d'être aimée.

Il lui prit la main.

— Répondez oui, je vous en supplie, dit-il.

— J'accepte !

— Ce soir, je vous le promets, vous serez installée ; vous venez de perdre une famille, mais vous allez en retrouver une autre, et vous y régnerez en maîtresse, en souveraine.

Il n'avait pas lâché sa main et voulait l'attirer dans ses bras. Comme elle résistait, il employa un peu de force, en souriant, lui fit pencher la tête et chercha à l'embrasser. Elle se détournait par mouvements convulsifs, pour ne point voir près de la sienne la figure du misérable, pour ne point voir tout près de ses yeux les yeux qui avaient vu râler Bourreille sanglant et le crâne fendu, elle fermait les paupières. Mais elle ne put s'y dérober, à ce baiser mortel ; il l'appuya sur ses lèvres glacées, nerveusement closes. Et il en ressentit un frisson étrange. Cette glace lui avait pénétré jusque dans la moëlle. Il n'avait rien attiré du cœur de la jeune fille. On eût dit qu'il avait tenu dans ses bras une statue de marbre, belle et inanimée. Il la regardait silencieusement. Le soupçon instinctif, tout physique, germé dans son esprit, venait brusquement de grandir.

— Vous ne m'aimez pas, Lucienne !

Elle revenait à plus de sang-froid, heureusement. Elle avait été sur le point de se trahir. Jadis, pendant la terrible enquête autour du cadavre de Bourreille, Montmayeur, vaincu, s'était dit :

— Et moi qui me croyais fort !

A présent, c'était Lucienne qui se disait :

« Comme je suis faible ! Si je ne dissimule pas mieux, combien il lui sera facile de tout deviner ! »

Elle le rassura, elle lui sourit, elle lui serra les mains.

— Vous êtes ombrageux, dit-elle, vous vous défiez de moi.

Il était si follement épris que ses soupçons tombèrent.

— A ce soir donc, dit-il ; j'irai vous chercher aux Bernadettes.

A la ferme, Lucienne dit à sa sœur

— Claudine, je vais entrer dans cette famille des Montmayeur. Ne m'abandonne pas. Viens me voir souvent. Soutiens mon courage car je mourrais là bas de honte et de frayeur.

— J'irai t'y voir tous les jours, dit la gentille fillette.

Le soir, Montmayeur se présentait aux Bernadettes. Les deux sœurs étaient dans la cuisine. Elles avaient laissé, à dessein, ouverte la porte qui communiquait avec la chambre à coucher de Bourreille et celle qui donnait sur la grande pièce où le crime s'était commis. Il y avait de la lumière partout. Quand Montmayeur entra, un frisson, malgré lui, parcourut tout son corps et involontairement son regard alla dans la dernière chambre fouiller jusqu'au bahut, où, après le meurtre, il avait puisé l'or de Bourreille. Le grand bahut s'y trouvait toujours, et la lumière faisait reluire ses panneaux cirés, il semblait examiner Montmayeur d'un œil énorme. Le misérable eut un éblouissement. Les deux sœurs échangèrent un regard. Elles étaient pâles. Montmayeur se remit bien vite. Et d'un air aisé, heureux, sans plus de trouble :

— Je viens vous chercher, Lucienne, pour vous conduire auprès de ma mère. Je lui ai dit que je vous aime. Je lui ai dit qui vous êtes. Elle approuve mon amour, n'ayant jamais eu d'autre volonté que la mienne, et elle vous attend.

— C'est bien. Je vous suis, dit-elle, simplement.

Et après avoir embrassé sa sœur, Lucienne et Jean de Montmayeur prirent le chemin de la fabrique.

A la fabrique, la vieille Montmayeur et Georges causaient ensemble dans la salle à manger. Des Allemands entraient et sortaient, sans se préoccuper d'eux. Peu à peu, partout, à Garches comme dans tous les villages français occupés par l'ennemi, on s'était fait à l'habitude de cette vie commune. Les Allemands emplissaient les maisons, couchaient dans tous les coins, sur des matelas, sur du linge éparpillé, sur de la paille. Ils allaient aux vivres tous les matins, rapportaient leurs provisions qu'on mettait sur le feu, viande, café, lard, etc. Dans quelques maisons il n'y avait qu'un repas, chez le paysan pauvre auquel manquaient toutes les ressources et qui partageait les provisions de l'ennemi. Français et Allemands mangeaient à la même table, sans fraterniser, réunis par les exigences de la guerre et de l'occupation. Dans beaucoup d'autres, au contraire, chez ceux qui avaient le bonheur de pouvoir se passer d'eux, les Allemands mangeaient à part, à leurs heures. On finissait par s'accoutumer à leur figure, à leurs airs, par ne plus les craindre, comme aux premiers jours, et même par leur demander quelques services. Ils n'étaient rudes et montraient de brutalités qu'après quelques combats où des camarades étaient morts, lorsque, le soir, dans un coin occupé jusque-là, il y avait une place vide, l'autre dormant, dans la nuit froide, de son dernier sommeil, frappé par une balle française. Alors ils faisaient sonner les crosses sur le plancher, leurs yeux étaient farouches. Ils n'avaient pas compté sur une guerre aussi longue, surtout après leurs victoires imprévues. Personne chez les Montmayeur ne leur adressait la parole. On vivait là comme s'ils n'existaient pas. Seule, la vieille le poursuivait parfois d'un regard où luisait d'étranges lueurs et qui les gênait. Ils avaient fini par savoir qu'elle venait de Bazeilles, que sa maison avait été brûlée là-bas, où elle avait assisté à la tuerie, et que c'était depuis ce temps qu'elle semblait un peu folle. Et elle leur inspirait une crainte superstitieuse. Ils avaient, au début, essayé de la plaindre comme ils pouvaient.